

surgi de terre.

Madeleine lui raconta alors toute son aventure puis à son tour elle demanda :

—Et vous! d'où venez-vous? qui êtes-vous?

Prenant son grand air de seigneur il répondit :

—Je me nomme Pierre, François Leclercq. Je suis né au Hâvre il y a 25 ans et j'habite le Canada depuis trois ans. En hiver je fais la traite des pelleteries, en été je chasse, autrement dit, je suis un coureur des bois... Cela vous suffit-il, mademoiselle?

Ce petit discours, débité avec une gravité ironique, impressionna beaucoup Madeleine qui baissa les yeux, intimidée, pendant que dans les prunelles noires de François une lueur d'amusement brillait. Il reprit encore :

—On m'avait bien dit l'an dernier que la Nouvelle-France se peuplait de plus en plus mais je ne m'attendais pas à rencontrer la fée des forêts.

Cette fois Madeleine regarda le jeune homme à travers la frange d'or de ses longs cils. Il avait joliment l'air de se moquer d'elle, mais il le faisait si poliment qu'elle n'avait nulle envie de se fâcher. Comme toutes les femmes dans l'embarras, elle changea de sujet.

—Alors, il est impossible de rentrer à Québec aujourd'hui?—Absolument impossible!

La jeune fille frissonna. Passer la nuit, dans cette forêt, seule avec un inconnu il y avait de quoi faire trembler les plus braves. Son visage s'assombrissait, sa bouche d'enfant eut une moue comme pour pleurer et ses yeux bleus se ternirent légèrement.

François avait suivi sur la figure expressive de Madeleine la trace de ses réflexions et il prit en pitié la petite fille.

—Il ne faut pas vous désoler, mademoiselle. Une nuit est vite passée et demain vous retrouverez ce bon monsieur de Champlain et sa charmante femme. D'ailleurs, je vous défendrai contre tous les dangers. J'ai là un bon fusil, beaucoup de cartouches et deux bras solides à votre disposition.

Madeleine se sentit rassurée. Il n'avait pas l'air méchant son compagnon d'infortune et son sourire était

très doux sous l'épaisse moustache brune.

Le soir tombait rapidement, les étoiles étaient d'or maintenant et la forêt s'emplissait de mystère sur les branches des grands arbres. Tout en causant, Madeleine et François avançaient dans le sentier, quand arrivés à une petite clairière, François s'arrêta.

—Voilà un excellent endroit pour camper. Ici, il n'y a pas d'ombres inquiétantes, pas de branches mortes craquant à tout instant et nous pourrions même y faire du feu sans danger.

Madeleine se jeta au pied d'un arbre.

—Je suis si fatiguée murmura-t-elle et j'ai si faim.

—Vous avez faim. Alors nous allons souper.

Et il sortit de son sac un gros morceau de pain qu'il lui tendit généreusement.

—Et vous?

—Je n'ai pas faim.

—Croyez-vous que je vais souper toute seule. Il faut partager sinon je ne prendrai pas une bouchée.

Il dut s'exécuter et obéir. Elle fut gentille tout de même cette mignonne et le coureur des bois commença à trouver son aventure charmante. C'est parfois ennuyeux de vivre dans les bois de ne jamais voir un joli minois comme celui qu'il avait sous les yeux.

—Maintenant fit Madeleine en secouant les miettes de son pain, nous allons faire du feu. Ce sera amusant.

Le bois fut vite ramassé et une belle flamme claire s'éleva bientôt pendant que la fumée montait toute droite dans le ciel.

Assis tout près du feu ils causaient, racontant chacun leur vie. Lui disait son enfance heureuse chez ses parents de France, puis la ruine, la mort des siens, son départ pour le Canada où il menait une vie de nomade si différente de l'éducation raffinée qu'il avait reçue. Elle racontait son enfance d'orpheline, son attachement pour madame de Champlain sa seule parente, la vie heureuse, parfois un peu rude de Québec.

Puis le silence se fit. François regarda Madeleine. La fatigue de la journée agissait et elle s'était endor-

mie au pied de l'arbre. Doucement il étendit sur la jeune fille son grand manteau de voyageur, puis, il s'assit près du feu pour fumer.

François ne dormit guère cette nuit-là. Lui qui avait passé tant de nuits paisibles dans les bois, il craignait aujourd'hui pour l'enfant dont il avait la garde. Il rêva d'une vie heureuse dans cette Nouvelle-France qu'il aimait. Il se sentait fatigué de sa vie aventureuse. Un désir nouveau lui venait d'une petite maison bien confortable où tous les jours il retrouverait une femme confiante et gaie comme l'enfant rencontrée sur la route.

Vers huit heures, ce matin-là, dans le salon de l'Abitation, Champlain marchait à grands pas. Il semblait vivement préoccupé et tourmentait sa barbe nerveusement tout en jetant de fréquents regards vers sa femme. Assise près de la fenêtre, très pâle, les yeux humides de larmes elle regardait avec anxiété, dans la rue. Dehors, une grande agitation régnait, des groupes se lormaient, chuchotaient la nouvelle et les suppositions allaient leur train. Qui sait si Madeleine Hervé n'avait pas été enlevée par quelque sauvage! Le bruit de leurs paroles arrivait jusqu'aux oreilles de la jeune femme qui frissonna.

Champlain se rapprocha d'elle :

—Voyons Hélène! il ne faut pas te désoler ainsi. Notre expédition d'hier soir n'a pas réussi, c'est vrai, mais ce matin nous aurons plus de succès et nous la retrouverons ta petite Madeleine.

—C'est de ma faute aussi. J'aurais dû savoir si elle était avec les autres, en avant. Ah! si François Leclercq était ici. Il me la ramènerait sûrement. Il connaît si bien la forêt.

—Nous amènerons des sauvages et... A ce moment des exclamations retentirent dans la rue et des voix enthousiastes crièrent : "la voici, la voici!"

Hélène et son mari sortirent vivement de l'Abitation. A travers un groupe très animé ils aperçurent Madeleine qui semblait épuisée de fatigue. A leur vue elle se dégagea des autres et vint se jeter dans les bras d'Hélène qui heureuse grondait : "Méchant! où t'es-tu donc sauvée!"